

Intro

La révolution technologique que nous avons traversée en quelques décennies prépare peut-être le temps de l'obsolescence humaine. Elle s'est jouée en trois actes. L'ère de l'accès, à partir de 1989, a établi le réseau universel : un Internet accessible à chacun, avec sa promesse originelle d'un monde meilleur. Lui a succédé l'ère de la propagation avec l'invention du smartphone. Pour la première fois, nous avons tenu l'univers dans notre main. L'économie de l'attention s'est développée à une vitesse foudroyante, a ciblé notre temps et fait de nous des mines à ciel ouvert. Voici venue désormais l'ère de l'imbrication. Avec le développement des intelligences artificielles, tout se mêle.

L'homme et la machine. Le vrai et le faux. Le réel devient instable et flottant. Dans cette nouvelle économie de la relation, c'est notre curiosité qui est ciblée... et notre esprit menacé.

Vivons-nous les dernières années de la civilisation née de Gutenberg ? Est-il encore possible de renouer avec l'utopie première du réseau, universelle et humaniste?

p. 52

Un demi-millénaire après l'invention de l'imprimerie, la rupture numérique déclenche un nouveau processus de très grande accélération et propagation, dont la nature déstabilisatrice se confirme. Mais, de façon inattendue, ce mouvement ne renforce pas la culture écrite. Il engendre, au contraire, une nouvelle oralité. La structure itérative du réseau attaque, de façon irrépessible, les fondements mêmes de la révolution Gutenberg, qu'elle rend peu à peu obsolètes. Comme l'écrit Jeff Jarvis dans son livre *The Gutenberg Parenthesis*, les cinq principaux acquis de l'imprimerie sont remis en cause dès la création de l'Internet : la fixité et l'autorité du texte ; la consécration de l'auteur comme figure d'expertise ; la patrimonialisation du savoir (le droit d'auteur) ; le développement d'institutions comme les bibliothèques, les universités et les académies ; et, enfin, la domination de la culture de masse.

Gutenberg s'efface : au mécanisme centripète de l'ère de l'imprimerie a succédé la logique centrifuge de l'ère numérique.

p. 62-63

Notre temps, « l'or du temps », est la ressource de l'économie de l'attention, qui en marchandise la moindre parcelle, la plus petite seconde. Cette économie particulière, née avec les mass media et la publicité, utilise pour s'imposer dans l'ère numérique des outils qui mêlent neuroscience et informatique : sollicitations et notifications pour interrompre les tâches auxquelles nous nous consacrons, dark design pour encourager notre cerveau à réagir et notre pouce à interagir, utilisation de la récompense aléatoire pour provoquer la dépendance et nous faire consulter nos écrans de façon compulsive, effet de complétude pour nous faire rester sur les plate-formes alors même que nous voudrions les quitter. L'assuétude aux écrans n'est plus à démontrer : elle est désormais vécue comme une fatalité, alors même qu'elle n'est que la conséquence d'un choix économique.

pp. 70-71

Produisant des milliers de textes, de vidéos, de sons, ayant toutes les réponses sans jamais être en capacité d'énoncer une question, les Intelligences Artificielles occupent peu à peu une place centrale dans notre relation au monde. Nous allons compter de façon croissante sur elles pour naviguer dans un environnement qu'elles auront pour partie contribué à créer. Cette délégation de notre rapport au réel à des « créatures » virtuelles programmées pour produire quelque chose qui réponde à nos attentes nous fait entrer dans une nouvelle phase du capitalisme numérique. Tout sera en permanence refabriquée, réélaborée, reformatée, à chaque requête de l'utilisateur. Une sorte d'imprimerie liquide, en perpétuelle évolution, modifiant ses publications à chacun des moments de chaque interaction, ne permettant plus aucune stabilité ni dans le temps ni dans l'espace.